TEXTES CHLEUH DE L'OUED NFIS

Par M. le Commandant L. JUSTINARD.

Inid ouaili iktit aŏk mas ten ikkan
Attisent is tga ddounit ghir agharas
(Sidi Hammou).

De tous ceux qui sont passés,
Hélas, si tu te souviens,
Tu connaîtras que la vie n'est rien qu'un chemin.

J'ai causé bien souvent avec Henri Basset des montagnes de l'Oued Nfis et de cette mosquée de Tinmel, enclose dans leurs gorges, qui est un des lieux les plus chargés d'histoire de toute l'Afrique berbère, et d'où il devait rapporter une de ces belles gerbes, présage d'autres moissons, qui rendent plus grands nos regrets.

Au premier voyage qu'il y fit — ce devait être vers 1922 — le pays de l'Oued Nfis n'avait pas bonne réputation, officiellement du moins. On disait que les gens du pays, à l'exemple de leur caïd, n'aimaient pas les étrangers et que cette hostilité rendait les voyages incertains, sinon dangereux.

Or le pays était très sûr. Et le caïd des Goundafa, qui de tout temps a mis son orgueil dans la sûreté du Tizi n Test, disait dans son rude langage : « On peut tuer et piller aux portes de Marrakech, mais on me demande compte, à moi, d'un pain de sucre volé en haut du Tizi n Test. » Pourquoi cette mauvaise réputation et si peu méritée ? Dieu seul sait la vérité.

A Marrakech où Henri Basset était venu me voir au passage, j'avais pu lui garantir le plus facile des voyages, ou tout au moins que les chefs du pays feraient tout pour le rendre facile. Et sa caravane reçut dans l'Oued Nfis le meilleur accueil. Et comme cet ami

charmant était aussi un caractère, il eut la coquetterie d'en porter témoignage en tête de sa belle étude sur Tinmel. Combien de fois me l'a-t-il rappelé, avec son joli sourire, si jeune, ironique sans méchanceté, et qu'on ne peut se résoudre à croire effacé à jamais.

En souvenir d'Henri Basset et en hommage à sa mémoire, je veux tirer de mon herbier berbère, qu'il me pressait si gentiment d'ouvrir, et si souvent en vain, quelques vers qu'on chante dans les montagnes de l'Oued Nfis et une petite légende relative à la construction de la mosquée de Tinmel.

I. — Une légende de l'Oued Nfis.

(Texte chleuh.)

Illa ia ourgaz, iouchkad zgh Ouzaghar ; ira iaoun d Izlagen n 'Ammi Aḥmed. Ira timezgida n Tinmel. Netta illa dares lkhbar is attbnoun lmâllmin. Ioufa ian oujarif injern ifoulkin. Inna : « Ouallah abla ousigh ajarif ad attaouigh i lmâllmin gh timez gida n Tinmel. » Iousit, s lqodrat Illahi. Ifsous, isahel fellas. Ailligh lkmen Tikiout, imnaggar gis chchiṭan, argaz ichiben, isker tamart, iknou f ouakkaz. Imnaggar gh ougharas d oualli iousin ajarif. Innas : « Mani trit s ghaiad tousit ? » Innas : « A khouia, righ sers Tinmel. » Innas : « Tnfagam d lâqal ennek, ḥaqqan ighouik iṭs. Timezgida n Tinmel kkightid, innas, tkemmel. Ghir loḥ s ouzrou an tousit. » Iloḥ sers. Iaoun s dar timzgida. Iafin lmâllmin ar oukan bnnoun. Inna : « La ḥoua oula qoua ila billah. Argaz elli isekhsarii. » Iourri dagh s ouzrou att iasi. Ilkemt id art ithaoul. Our a soul izdagh. Ar ialla.

(Traduction.)

Un homme venait de l'Azaghar. Il montait par les Izlagen n Ammi Ahmed. Il voulait aller à la mosquée de Tinmel. Il savait que les ouvriers étaient en train de la bâtir. Il trouva un beau morceau de roc bien taillé. Il dit : « Par Dieu, je vais soulever ce bloc et le porter aux ouvriers de la mosquée de Tinmel. »

Il le souleva, par la puissance de Dieu. Le bloc était léger et facile à porter.

En arrivant à Tikiout, il rencontra le Diable. C'était un vieil homme avec de la barbe, courbé sur son bâton. Il rencontra en

chemin celui qui portait le roc et il lui dit : « Où vas-tu porter cela ? — Mon frère, je vais à Tinmel. — Ton esprit est-il troublé ou bien est-ce que tu dors ? La mosquée de Tinmel, j'en viens. Elle est terminée. Jette donc cette pierre que tu portes. »

L'homme jeta sa pierre, il continua son chemin et monta jusqu'à la mosquée de Tinmel. Il trouva les ouvriers en train de la construire.

Il dit : « Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu. Cet homme-là m'a trompé. »

Il revint à son roc pour le porter. Il le retrouva, mais il ne put le porter. Et il pleura.

II. — La géographie poétique des Chleuh.

La poésie des Chleuh peut revêtir des aspects très divers. Il y a une sorte de géographie poétique.

Le poète errant, siaḥ, est naturellement un grand voyageur. Il chante souvent dans ses vers les lieux qu'il a parcourus. Il caractérise parfois d'un mot le pays ou les gens, en tire des comparaisons, fait des allusions à ses souvenirs de voyages, bons ou mauvais, aux jolies femmes, aux hôtes généreux ou avares.

En voici quelques exemples tirés du grand Atlas et en particulier de la région de l'Oued Nfis, au pays des Goundafa :

Ai adrar n Dren[1], *ar tattouit ailligh trmit,*
Ikkad Ouirezzan afella, iadder aoun s akal.

Tu as beau t'élever, montagne de l'Atlas,
A en être lassée,
Ouirezzane te dépasse et te rabaisse à terre.

A Ouirezzan, akoullou iougern idraren, dkii
Ikkad ougharas oufella, lkiber iḥarm.

Toi qui dépasses en hauteur,
Ouirezzane, toutes les montagnes,
Sur toi le chemin est passé :
Être orgueilleux est un péché.

1. Adrar n Dren est le nom que les Chleuh donnent au grand Atlas. « Les Barbares l'appellent Dyrin », disait déjà Strabon, livre 17, ch. 3. Peut-être faut-il y voir une déformation de « Adrar n idraren », la montagne des montagnes.

Pour les gens de l'Oued Nfis, Ouirezzane est la plus haute des montagnes. Pourtant le col la franchit. D'où la petite leçon morale : il ne convient pas d'être orgueilleux, si élevé qu'on soit.

Izzoull Ouicheddan Ouankrim, ar akkan isemmiḍen
I Tizi n Ouirezzan ouanna tent ikkam ikhaṭer.

Ouicheddan fait la prière en regardant Ouankrim ;
Il envoie les vents froids vers le col d'Ouirezzane
Qu'on a du risque à passer.

— Iggout Ouicheddan, amẓat agharas n Ounein,
A bab nouserdoun oumlil, our ak ousigh asaoun
Oula aksar, igh ak irmi tasit talḥamelt ennek.
— Nekk our gigh Gounein oula ligh oult Ounein
Oula qnegh adoukou n oualli ilan oult Ounein.
Iggout oulgim, igerd aŏk tilli mnânin,
Igertend gh imezlag our soul iqama iat.

— Ouicheddan est difficile, ô maître du mulet blanc,
Prends le chemin d'Ounein. Je ne te garantis pas
La descente ou la montée. Si ta bête est fatiguée
Tu porteras son fardeau.
— Je ne suis pas d'Ounein, n'ai pris femme d'Ounein
Et ne porte pas au pied
La sandale de celui qui prit femme d'Ounein.
Ce n'est pas rien que la gaule. Elle va dans tous les coins,
Atteint les plus malaisés et n'y laisse rien.

Le couplet précédent est un dialogue qui se prête à beaucoup d'allusions. A la base il y a le fait local que le col d'Ounein est plus facile que celui d'Ouicheddane, souvent bloqué par la neige.

Un des chanteurs conseille à l'autre de modérer son désir. Lequel ? Toutes les suppositions sont permises.

« Prends le chemin d'Ounein », lui dit-il. « Ce n'est pas peu de chose que de passer Ouicheddane. »

Mais l'autre ne l'entend pas ainsi. Il n'a pas souci d'Ounein. « Ce n'est pas peu de chose non plus que la gaule, le bâton. » Ici encore une comparaison locale empruntée à la cueillette des olives, qui fait l'éloge du bâton...

Allah iḍoun, igat Rabbi tama n ougharas.
Allah ḍoun[1]*, nekki af iga lferḍ aount inigh*
Nekki llid asin aḍar s lmaḥal ennoun.
A Lalla 'Aziza, bidd i rrouanou senmilit
Mkad inmala ouzzal f iimi lmenchar,
Mkad inmala iid iouḥaik f oughanim.
Haiagh ar dagh nkerz, ngher i oualli iousin
Aman i Draˀ, iasi zzit i ouasif n Sous.
Nekkin da istaran snegh iqbilen ḍdelnin :
La'ilm i Fes, aman i Tessaout, amarg i Sous,
L Faija irriḥ, Alougoum i lḥanna d ouaman,
Arraou n iselman i lboḥour, itran i igenouan,
Zzbib i Oued Nfis, akhnif i Ouzanif,
Afoulki d lḥaijeb i Marrakech, itioubdaris
Sbḍiad ourijal n Marrakech ini tgnem,
Atknerm, taghouiit igatid oughrib adfelli
Tasousem, agherrabou greghis i taḍangiouin.

Dieu a mis le salut à côté du chemin.
Salut, Dieu vous assiste, il est d'obligation
Pour moi, de vous le dire, à vous
Chez lesquels mes pas m'ont conduit.
O Lalla Aziza, viens en aide à mon aire,
Tiens mes bœufs alignés, comme les dents de fer
Au tranchant de la scie, comme le fil de trame
Est le long du roseau qui tisse le haïk.
Voici que je laboure encore et je veux invoquer celui
Qui donne de l'eau à l'oued Draˀ
Et des oliviers à l'oued Sous.
Moi qui ai voyagé, je sais les bons pays :
La science est à Fes, l'eau dans la Tessaout,
Les chansons dans le Sous,
Les vents dans la Feija,
De l'eau et du henné au pays d'Alougoum,
Les poissons dans la mer, les étoiles au ciel,
Raisins de l'oued Nfis, burnous noirs d'Azanif.
A Marrakech, dit-on, sont les belles cloîtrées.
Sept patrons de Marrakech, levez-vous si vous dormez.

1. Allah a'oun, Dieu aide, formule de salut.

L'exilé pousse des cris. Aidez-moi, car mon esquif
Dans les flots je l'ai lancé.

Voici des vers que chantait ironiquement le poète Sidi Hammou aux gens du val d'Agoundis[1] où il fait très froid :

Iouf jjahennama Agoundis, irgha bâda netta ;
Iak darōum aggis illan idraren d ouaman ?

L'enfer vaut mieux que l'Agoundis,
Au moins dans l'enfer il fait chaud ;
Chez vous n'est-ce pas, il n'est rien
Que des montagnes et de l'eau ?

Un ancien chant d'ahouach des Aït Semmeg met dans la bouche des montagnards cherchant à ne rien payer à leur caïd cette description de leur montagne[2] :

Nekki ger ighouliden ḍlanin agh oukan elligh ;
Aroukan fellagh izouzzrn Ouankrim aman ;
Ian iẓouin llouz ar iferroun lkelfat.

Moi, je ne suis qu'au milieu des hauts rochers ténébreux ;
Seul Ouankrim verse sur nous de l'eau en cascades ;
Ceux qui ont des amandiers à secouer,
Les impôts et les corvées, c'est à eux de les payer.

Aman nger ighouliden souanin asemmiḍ
Soun agris iḍer dagh fellasen ouaiaḍ,
Adagh ifka ouḥabib, nssin as lkheir.

L'eau des hauts rochers buvant la glace et le vent
Et sur lesquels tombe encore la neige glacée,
Mon ami me l'a donnée et je connais son bienfait[3].

— Iger n Kouris aiad, taoulktinou mattid.
— Mia bla kii addighlin ira tisent ;
Mlad isen akkagh aggourn ikoutin raḥalegh.

1. Agoundis est une haute vallée du pays Goundafi, au pied du Djebel Ouankrim.

2. Aït Semmeg et Ounein sont deux tribus du versant Sud de l'Atlas voisines des Goundafa et qui leur sont rattachées.

3. Le poète compare le don précieux que lui a fait son ami à la belle eau pure et glacée de la haute montagne.